

<b>Time code</b>	<b>Q / R</b>	<b>Texte</b>
		<b>Cassette n° 99</b> <b>1/3</b> <b>08/01/2003</b>
00 :37 :28	Q	Nous commençons. Tu nous dis tes noms, ton âge, ta nationalité, ton lieu de naissance et ta profession en 1994.
00 :37 :46	R	Je m'appelle Nsengiyumva Tharcisse. Je suis né dans l'ancienne commune de Gishoma en préfecture de Cyangugu. Je suis né en 1963. Je me suis engagé dans l'armée en octobre 1982, et jusqu'au génocide, j'étais militaire.
00 :38 :30	Q	Durant le génocide, tu étais dans l'armée. Comment as-tu vu ce génocide et comment l'as-tu vécu ?
00 :38 :41	R	Tel que je l'ai vu, les gens de l'AKAZU, qui avaient élevé celle-ci en institution politique en étaient au point de juger comme un devoir de se débarrasser de quiconque n'était pas en accord avec leur vision politique, qu'il fût hutu ou tutsi. Et donc, conformément à cette politique, les hutu qui soutenaient l'AKAZU tentèrent d'exterminer tous ceux-là qui n'étaient pas d'accord avec eux, mais grâce à Dieu, ils n'y arrivèrent pas car les inkotanyi intervinrent et arrêtèrent le génocide.
00 :39 :19	Q	Toi tu faisais partie de quel corps d'armée ?
00 :39 :20	R	J'étais dans l'armée de l'air : la compagnie chargée d'abattre les avions.
00 :39 :26	Q	L'armée de l'air ?
00 :39 :28	R	Oui. La compagnie antiaérienne, celle qui descend les avions en utilisant les armes lourdes.
00 :39 :34	Q	Celle-là que l'on appelle BAC ?
00 :39 :37	R	Non. C'était le Bataillon Léger Antiaérien.
00 :39 :42	Q	Bataillon Léger Antiaérien ?
00 :39 :46	R	Oui.
00 :39 :47	Q	Tu n'as pas eu d'autres fonctions à part d'être affecté à ce bataillon ?
00 :39 :52	R	J'étais aussi chauffeur, de 1987 à 1990, lorsque j'ai fait un accident.
00 :40 :03	Q	Même si tu étais chauffeur, tu as dû voir certaines choses. D'après toi, le génocide a été préparé de quelle manière ?
00 :40 :04	R	Le génocide, la façon dont il a été préparé, si tu observes

bien, tu trouves qu'il a été préparé par les gens de l'AKAZU, qui avait à sa tête entre autres le colonel Bagosora, dont j'étais par ailleurs le chauffeur. Alors, ces gens de l'AKAZU voulaient l'extermination de toutes les personnes qui n'étaient pas en accord avec leur politique. Cela s'entend que ceux qui avaient le même langage qu'eux, c'était les membres du parti MRND. Quiconque n'était pas membre de ce parti, la CDR excepté, il était pris pour leur ennemi.

00 :41 :11 Q

Tu dis que les membres de l'AKAZU avaient pour leader Bagosora, n'as-tu pas quelque chose d'assez développé à nous raconter là-dessus ?

00 :41 :19 R

Bagosora, tel que moi je le connaissais, je peux affirmer qu'il n'aimait pas les tutsi depuis même le passé. Car en 1989, peut-être durant les premiers mois de l'année je ne me rappelle pas bien, il y a une femme qui s'est mariée, nous avons assisté à son mariage religieux qui se déroulait à la paroisse Saint-Michel, je le conduisais alors et apercevant trois jeunes gens qui se trouvaient au milieu d'une foule- il y avait eu célébration de trois mariages et donc un certain cafouillage- il m'a dit de les écraser et de continuer notre route. Ces trois jeunes gens étaient tutsi. Mais alors j'ai refusé de le faire. Visiblement donc, il n'aimait pas les tutsi depuis longtemps et dans l'armée même, il n'écoutait pas sérieusement tout problème qui lui était soumis par un soldat tutsi.

00 :41 :31 Q

En 1990, il y a eu l'attaque des inkotanyi qui s'introduisaient ainsi au Rwanda, et les militaires de l'armée rwandaise qui s'imaginait que le Rwanda leur appartenait à eux tout seuls ont jugé nécessaire d'intervenir pour repousser le FPR. Comment ont-ils procédé, comment se sont-ils conduits lors de cette guerre et qui est-ce qui les a secourus ?

00 :42 :53 R

Au moment où la guerre a démarré, j'avais subi l'accident, je me trouvais alors en Belgique pour soins. Cependant, j'ai vu les événements à la télévision comme tout le monde. Les Forces Armées Zaïroises, celles du Congo actuel, ont été

envoyées par Mobutu pour secourir Habyarimana, de même que les soldats belges.

00 :43 :22 Q Les Zaïrois et les Belges exceptés, tu n'as pas appris qu'il y avait d'autres soldats venus combattre pour Habyarimana ?

00 :43 :26 R Les autres sont arrivés après mon retour, j'y étais. C'était les français.

00 :43 :32 Q Comment sont-ils arrivés, quel comportement avaient-ils et d'après ce que tu observais, ils venaient pour quoi faire ?

00 :43 :38 R Les français, dès leur arrivée, donnaient l'impression d'avoir d'autres missions inconnues, secrètes, à côté de celle apparente, de telle sorte qu'ils allaient partout où ils voulaient sans entrave, sans problème, à l'extérieur des camps. Ils tabassaient les gens, et puis ils ont organisé une parodie de retrait en effectuant un faux départ, en faisant une cérémonie d'adieu, disant qu'ils rentraient chez eux. Certains d'entre eux sont alors effectivement partis mais d'autres sont restés. C'est ceux qui sont restés qui ont entraîné les CRAP ainsi que les gens qui étaient venus du Burundi, car en réalité c'était au Burundi que le génocide devait se faire en premier, avant le Rwanda.

00 :44 :36 Q Pourquoi ?

00 :44 :37 R Car il y avait des burundais qui avaient été entraînés pour ça au Bigogwe, d'autres à Gikongoro et à Butare.

00 :44 :47 Q Ils les avaient entraînés pour commettre le génocide au Burundi ?

00 :44 :49 R Oui. Pour faire un génocide. Après l'assassinat de Ndadaye.

00 :44 :54 Q Ces entraînements, c'était avant ou après la mort de Ndadaye ?

00 :44 :57 R C'était après sa mort.

00 :45 :00 Q Ces français, toi tu les as vus et tu dis que certains sont restés quand d'autres rentraient. Quand est-ce qu'on dit qu'ils sont partis ?

00 :45 :10 R En 1993. je crois que c'était Bizimungu qui était ministre des Affaires étrangères.

00 :45 :26 Q Que faisaient les soldats français entre 1990 et 1993 ?

00 :45 :34 R Ils entraînaient l'armée rwandaise, et aussi ils disaient qu'ils étaient venus protéger les intérêts des étrangers. Mais pour moi, je voyais que ce n'était pas les intérêts des étrangers qui

les préoccupaient, ils étaient occupé plutôt à autre chose de bien secrète, surtout que l'on remarquait qu'ils s'intéressaient de très près aux personnes qui n'étaient pas du même bord politique que le MRND, car ils les connaissaient, ils avaient des interahamwe, par exemple au camp Kanombe, depuis 1991, quand j'étais de retour ici. Il y avait une barrière des interahamwe au secteur Nyarugunga, et cette barrière, seuls les français et les membres du MRND et de la CDR la franchissaient. Personne d'autre.

00 :46 :52 Q

Est-ce que les soldats français eux aussi ont tenu des barrières ?

00 :46 :55 R

Oui. Lorsque nous les militaires handicapés nous avons fui le 24/04/1994, nous avons trouvé les français sur une barrière au pont de Nyaruteja, en direction de Gitarama.

00 :47 :15 Q

Vous êtes donc passés par le Bugesera ?

00 :47 :15 R

Non. C'est le pont de la Nyabarongo. C'est comme ça qu'il s'appelle.

00 :47 :21 Q

Vous les y avez vus ?

00 :47 :23 R

Tout à fait. Ils s'y trouvaient.

00 :47 :25 Q

Avec qui étaient-ils ?

00 :47 :26 R

Ils étaient avec des soldats ex-FAR et des interahamwe. De telle sorte qu'ils demandaient aux passagers des cartes

00 :47 :46 Q

d'identité et les tutsi étaient mis d'un côté, les hutu de l'autre. Ça tu l'as vu toi-même ?

00 :47 :47 R

Cela je l'ai vu de mes propres yeux. Car nous nous y sommes arrêtés. Nous y avons passé environ une vingtaine de minutes.

00 :47 :56 Q

Les tutsi qu'ils séparaient des hutu, que faisaient-ils d'eux ?

00 :48 :01 R

Ils les tuaient !

00 :48 :03 Q

C'est-à-dire que vous avez vu des cadavres ?

00 :48 :05 R

Ils les emmenaient plus loin à l'écart et c'est là qu'ils les tuaient. Les corps, ils les jetaient dans la Nyabarongo, nous avons vu ça.

00 :48 :15 Q

C'est les français eux-mêmes qui demandaient la carte d'identité ?

00 :48 :16 R

Une personne venait et passait devant les militaires en tenant bien en évidence sa carte d'identité. Les français alors eux aussi consultaient cette carte d'identité et vérifiaient la mention ethnique « Tutsi, Hutu » et ils les séparaient. Pour

00 :48 :37 Q l'exécution, cela était fait par les interahamwe.  
00 :48 :44 R Ces français relevaient de quel corps d'armée ?  
Les corps d'armée, je ne les connais pas, toutefois je me souviens de la tenue qu'ils portaient. Ils avaient des bérets verts et leurs chemises étaient d'un vert foncé, avec de poches par devant et un cordon élastique sur le bas, (qui faisait le tour de la taille), ainsi que des pantalons également vert foncés ordinaires.

00 :49 :13 Q Tu ne sais pas si c'était des paras ou d'autres ?  
00 :49 :16 R Non. Les paras eux ils avaient des bérets rouges. Ceux-là n'étaient pas des paras.

00 :49 :24 Q Et les légionnaires, tu en as entendu parler ?  
00 :49 :27 R Non. Je ne les connaissais pas.

00 :49 :28 Q Des parachutistes, tu en as vus de toute façon à Kanombe ?  
00 :49 :31 R Oui. Je les ai vus à Kanombe.  
00 :48 :32 Q Eux qu'est-ce qu'ils faisaient, en quoi étaient-ils utiles aux soldats rwandais, quelle était leur mission ?

00 :48 :40 R Les paras français, ils formaient les parachutistes rwandais. Mais ces autres français qui étaient restés, il n'y avait pas de chef qui avait un grade plus élevé que celui du chef de la coopération militaire française. Celui-ci vivait habituellement au camp Kanombe, il était capitaine, mais je ne me souviens pas de son nom, c'est donc lui qui a pris le commandement de ces militaires français qui restaient. Ils ont formé aux armes le BAC (Bataillon d'Artillerie de Campagne), ils l'ont formé aux armes lourdes qu'ils avaient amenées. Ils avaient amené des canons 105 et 120, et ils allaient aussi sur terrain et les utilisaient. A byumba par exemple, là vraiment c'est eux-mêmes qui les ont utilisées.

00 :50 :30 Q Oui. A Byumba, ils ont tiré avec, mais aussi tu dis : « Il y en a qui se sont retirés et d'autres qui sont restés », c'est-à-dire qu'ils sont restés après les accords d'Arusha ?

00 :50 :38 R Non. Quand ils sont allés signer les accords d'Arusha, ils (les inkotanyi) ont dit : « Il faut d'abord que les soldats étrangers retournent chez eux ». Alors le Rwanda a joué la comédie, les soldats français ont organisé publiquement une cérémonie d'adieu, et le gouvernement leur a dit au revoir, mais alors que d'autres restaient.

- 00 :51 :08 Q Tu parles de comédie et cela me rappelle celle de 1990, lorsqu'ils disaient que les complices avaient attaqué, la nuit du 4 octobre. A cette époque-là, quel rôle les soldats français ont-ils joué dans cette mise en scène ? Les voyais-tu ?
- 00 :51 :21 R A cette époque, je t'ai dit que je me trouvais en Belgique pour soins.
- 00 :51 :24 Q Ah oui, c'est vrai. Et lors de ta fuite, après avoir passé le pont de Nyaruteja sur la Nyabarongo, tu as continué par où ?
- 00 :51 :35 R Je me suis dirigé vers Butare où nous sommes restés un mois, ensuite nous sommes allés à Cyangugu, et là nous y étions lorsque les soldats de la zone Turquoise qui étaient de français sont venus s'y établir.
- 00 :51 :52 Q Quel était le comportement des français dans la zone Turquoise ? Quelle te semblait être leur mission ?
- 00 :51 :57 R Visiblement, ce qui les amenait, leur mission était de combattre pour le gouvernement intérimaire. Mais comme les nations étrangères se sont élevées contre cette idée- car j'écoutais les radios étrangères- ils ont été contraints de changer de mission et ils se sont mis à protéger les gens qui fuyaient. Au cours de cette mission de protection des réfugiés, ils les protégeaient aussi pour piller et tuer des gens, en vérité ils continuaient à tuer des gens.
- 00 :52 :42 Q C'est-à-dire que, après l'arrivée des français dans la zone, les interahamwe n'ont pas cessé de tuer les gens ?
- 00 :52 :47 R Tout à fait. Nous-mêmes les infirmes militaires, ils nous ont attaqués, nous ont tiré dessus, et nous avons été sauvés par ce Kayitare grâce à une cassette qu'il avait lâchée parce que ses doigts ne tenaient rien.
- 00 :53 :00 Q Sauvés par une cassette comment ?
- 00 :53 :01 R Il a voulu insérer une cassette dans le magnétophone et elle lui a échappée, elle est tombée par terre et cela a fait du bruit. Il a alors eu l'idée de crier aux agresseurs pour leur dire qu'il était en train de mettre des cartouches dans son chargeur pour riposter et les autres ont pris peur, ont tirillé ça et là puis se sont sauvés.
- 00 :53 :20 Q La cassette est tombée et ils ont cru qu'il s'agissait d'un fusil qu'il chargeait ?

00 :53 :23 R Oui.

00 :53 :25 Q Les français, quand est-ce que vous les avez vus à  
Cyangugu ? Toi tu y es arrivé quand ?

00 :53 :30 R Moi j'y suis arrivé le 10/06/1994.

00 :53 :37 Q Les français étaient-ils déjà là ?

00 :53 :39 R Ils n'étaient pas encore venus.

00 :53 :42 Q Dès qu'ils furent là, empêchèrent-ils au moins les gens de  
piller et de détruire, même s'ils ne leur interdisaient pas de  
tuer ?

00 :53 :49 R Tu sais, laisse-moi revenir un peu en arrière. Il y a les  
interahamwe de Cyangugu qui venaient d'un lieu appelé  
Bugarama et qui avaient pour chef un certain Yussuf Musozo.  
C'est eux qui sont allés massacrer les gens à Kibuye dans les  
Bisesero. Ils étaient accompagnés par les soldats français. Les  
gens sont morts au Bisesero, ils se sont fort défendus, mais  
comme ils n'avaient pas de ravitaillements, tu comprends  
qu'ils ne pouvaient pas l'emporter, c'est ceux qui pouvaient  
bénéficier de ravitaillement qui ont fini par avoir le dessus.  
Donc ils les ont exterminés complètement. Concernant la  
question des pillages, les gens s'y sont livrés sous le regard  
complaisant des soldats français. Par exemple à l'hôpital de  
Gihundwe là où j'étais hébergé, les gens venaient et  
démontaient les toilettes d'intérieur utilisées, et après en avoir  
nettoyé les saletés, ils les emportaient au vu des soldats  
français qui regardaient et laissaient faire.

00 :55 :11 Q Ils prenaient les toilettes ?

00 :55 :12 R Oui. Ils emportaient ça au Zaïre. Ils enlevaient aussi les tôles  
des toitures des maisons et les emportaient. Les français eux-  
mêmes ont chargé de planches dans leurs véhicules, de  
marque IVECO je crois, qu'ils ont prises dans un atelier d'un  
certain Safari, qui était situé peu après le panneau de  
Kamembe à Gihundwe. Là je les ai vus faire, vraiment, de  
mes propres yeux.

00 :55 :49 Q Ont-ils désarmé les interahamwe ou les militaires FAR qui  
arrivaient dans la zone Turquoise ?

00 :55 :59 R Ils ont fait quelques gestes dans ce sens, juste pour donner  
l'impression d'agir, mais les armes que les autres ont

- emportées étaient de loin les plus nombreuses.
- 00 :56 :10 Q Qu'est-ce qui a motivé, d'après toi, la protection qu'ils ont apportée au camp de Nyarushishi ?
- 00 :56 :18 R Nooon ! Le camp de Nyarushishi, tout bien considéré, ils ne l'ont pas protégé parce qu'ils aimaient les gens qui l'occupaient ! Ils l'ont protégé seulement pour montrer à la Communauté internationale qu'ils étaient réellement venus pour sauver les rwandais. Sinon ils ne l'ont pas protégé par amour pour les gens qui s'y trouvaient.
- 00 :56 :43 Q Jusqu'au 6 avril 94, donc jusqu'à la destruction de l'avion de Habyarimana, comment voyiez-vous la situation à Kanombe, comment sentiez-vous l'ambiance chez les supérieurs militaires, la population et les dirigeants politiques ?
- 00 :57 :05 R Ça ! L'ambiance était très malsaine. Car quand les gens causaient en groupes, on craignait de s'exprimer de peur que l'autre n'aille te trahir en révélant ce que tu avais dit, des choses pareilles. Disons que les gens s'espionnaient les uns les autres. Le 4 avril, Habyarimana est allé à Bagdolité, c'était un lundi. Mobutu lui conseilla alors de laisser se mettre en place les institutions de transition. Cependant Habyarimana avait deux langages. Dans l'un il disait : « Qu'il y ait un génocide ! ». Dans l'autre, il disait : « Comme c'est moi le chef de l'État, c'est à moi que la Communauté internationale demandera des comptes pour ça. En conséquence, ne faisons pas une extermination brutale, à grand échelle, tuons-les plutôt un à un jusqu'à ce qu'ils soient tous éliminés. » Mais Bagosora lui ne voulait pas de cette solution, il la refusait. Il disait : « Laissez-nous les exterminer une fois pour toute, car tout le monde sera conscient que ce sont les tutsi qui ont provoqué la guerre. » Alors, le lendemain 5 avril- le ministre de la défense était Bizimana de Byumba et Bagosora était directeur de cabinet du ministre de la défense- Bagosora a téléphoné, aux alentours de 16 heures, au chef d'État-major, le général-major Nsabimana que l'on surnommait Castar. Il lui a téléphoné et lui a dit que ce serait

lui qui accompagnerait le lendemain Habyarimana à Dar-es-salaam. Alors Castar a demandé : « La loi sur les partis politiques ne nous autorise pas à nous les militaires à faire de la politique. Pourquoi alors vous m'embarquez dans ces histoires ? » Bagosora lui a répondu : « Le ministre est absent, va-y donc le représenter, il n'y a pas de problème ». De toutes façons, il n'aurait pas pu refuser d'y aller, c'était un ordre militaire. Il y est donc allé. Ce que programmait Bagosora alors, c'était la mort du président et celle du chef d'État-major, et ainsi plus personne ne serait là pour l'empêcher d'atteindre son but d'extermination. Ce Castar, lui, refusait ce projet d'extermination, étant donné que lui n'avait pas beaucoup vécu au Rwanda jusqu'à sa nomination comme chef d'État-major.

01 :00 :23 Q

Où vivait-il alors ?

01 :00 :24 R

Il a d'abord vécu en Libye, qu'il a quittée pour aller à l'École de Guerre en Belgique, là il a été major de promotion et il est devenu enseignant à cette école.

**Cassette no 100**

**2/3**

**0 9/01/2003**

00 :02 :43 Q

On recommence comme hier.

00 :02 :54 R

Je m'appelle Nsengiyumva Tharcisse. Je suis né à Kiranga, en commune Gishoma, préfecture de Cyangugu, en 1963. Je suis rwandais.

00 :03 :16 Q

Quelle est ta profession ?

00 :03 :20 R

Ma profession : j'étais militaire, mais aussi je faisais le métier de chauffeur.

00 :03 :28 Q

Tu as été militaire de quand à quand ?

00 :03 :30 R

J'ai été militaire à partir du mois d'octobre 1982 jusqu'au génocide de 1994.

00 :03 :45 Q

Quelle était ta spécialité dans l'armée ?

00 :03 :48 R

J'étais chauffeur.

00 :03 :51 Q

Tu étais chauffeur mais aussi tu étais affecté dans le bataillon antiaérien, n'est-ce pas ?

00 :03 :56 R

Oui. Je faisais partie du bataillon antiaérien.

00 :04 :03 Q

Est-ce que vous aviez beaucoup d'armements antiaériens ?

00 :04 :05 R

Nous avons quatre espèces d'armes antiaériennes, à peu près.

00 :04 :18 Q

T'en souviens-tu ?

00 :04 :20 R

Oui. Il y avait des canons bitubes 37 mm, les mitrailleuses quadruples antiaériennes 4,5 mm, les Mi-point 50 je ne me

souviens pas de leur calibre, et puis... je ne me souviens pas des autres.

00 :04 :59 Q Tu m'as dit que tu as été chauffeur dans l'armée. Tu conduisais qui ?

00 :05 :03 R J'étais chauffeur du colonel Bagosora Théoneste

00 :05 :07 Q De quand à quand ?

00 :05 :09 R De 1988 à 1990.

00 :05 :22 Q Pourquoi as-tu arrêté de le conduire ?

00 :05 :25 R Un jour il m'a demandé d'où j'étais originaire, je le lui ai dit. En ce moment-là nous arrivions dans le quartier de Nyabugogo, je le conduisais chez son beau-frère qui habitait en commune Rutongo où il extrayait la cassitérite. Et alors le lendemain je ne sais pas ce qui s'est passé, mais on m'a retiré de son service, je ne pouvais plus le conduire. J'ai été remplacé à ce poste par quelqu'un de chez lui.

00 :05 :52 Q Le lendemain, l'on t'a dit que tu ne le conduirais plus ?

00 :05 :53 R Oui.

00 :05 :56 Q Moi j'avais pensé que tu avais cessé d'être son chauffeur suite à ton accident.

00 :05 :59 R Non. Avant mon accident, peu de jours avant, je n'étais plus à son service.

00 :06 :06 Q Te rappelleras-tu en quel mois de 1990 cela s'est passé ?

00 :06 :09 R Ce doit être au mois d'avril.

00 :06 :15 Q As-tu pu continuer à avoir de bons rapports avec lui en tant que son ancien chauffeur, après ton accident ?

00 :06 :22 R Disons que je n'ai pas continué à le conduire personnellement et à être presque en permanence avec lui, néanmoins je le conduisais quelque fois, et même lorsque j'ai fait l'accident, c'était au volant de son véhicule.

00 :06 :38 Q Donc vous êtes restés amis ?

00 :06 :41 R J'ai continué à le servir, il n'y avait aucun problème entre nous.

00 :06 :48 Q Après ton accident, tu ne le conduisais bien sûr plus du tout. Est-ce que tu le voyais néanmoins ? Est-ce qu'il te rendait visite ?

00 :06 :53 R Il me prêtait même un véhicule, car je lui téléphonais et il m'envoyait un véhicule et un chauffeur qui me conduisait où j'avais besoin d'aller. Son véhicule personnel, dans lequel il roulait !

- 00 :07 :08 Q Lorsque tu es allé te faire soigner, t'a-t-il aidé en quelque chose ?
- 00 :07 :11 R En ce moment-là, j'étais tombé dans le coma, je n'en sais donc rien.
- 00 :07 :20 Q De 1990 à 1994, comment te semblaient les relations entre la France et le Rwanda ?
- 00 :07 :31 R Les français et le Rwanda, leurs relations étaient basées sur quelques personnes, c'était entre Mitterrand le président français et Habyarimana le président du Rwanda, et sur leurs fils qui étaient liés par le commerce de chanvre qui était cultivé dans la forêt de Nyungwe. Et alors Jean-Pierre le fils de Habyarimana le livrait à Christophe le fils de Mitterrand.
- 00 :08 :17 Q Ca ce sont des choses que tu as entendues, est-ce que ça existait ou bien ?
- 00 :08 :21 R C'était vrai car même l'on a envoyé l'armée le rechercher.
- 00 :08 :27 Q Le rechercher ou le cultiver ?
- 00 :08 :30 R Le rechercher et l'arracher.
- 00 :08 :33 Q Qu'est-ce qui motivait cet envoi de militaires pour l'arracher ?
- 00 :08 :35 R C'était quand même un stupéfiant et s'ils avaient laissé se poursuivre cette culture, le Rwanda aurait été condamné par la Communauté internationale, car il avait apposé sa signature sur les conventions des droits de l'homme.
- 00 :09 :06 Q Les conventions de lutte contre les stupéfiants plutôt !
- 00 :09 :06 R Oui.
- 00 :09 :09 Q Et les relations personnelles entre Bagosora et les soldats français, comment se présentaient-elles ?
- 00 :09 :22 R Bagosora, personnellement ce que je peux dire de lui sans outrepasser le devoir du secret professionnel, c'est que, entre les deux présidents il y avait de grandes relations, et que par ailleurs aussi Bagosora était très proche de Habyarimana. Il avait des entrées chez ce dernier comme s'il se rendait chez soi.
- 00 :09 :52 Q Avait-il des amis parmi les soldats français, y en avait-il parmi eux qui avaient des relations amicales avec lui ?
- 00 :10 :00 R Je le voyais s'entretenir avec eux comme le faisaient les autres, pas plus.
- 00 :10 :07 Q Entre 1990 et 1993, disons d'ailleurs en 1990, la France a envoyé des soldats pour appuyer le Rwanda, ce qu'il a appelé

l'Opération Noroît. Or entre 1990 et 1993, il y a eu plusieurs massacres de tutsi, notamment ceux du Mutara, de Bigogwe et du Bugesera.

00 :10 :39 R Ceux de Kabaya aussi.

00 :10 :41 Q En effet. Ceux de Kabaya aussi, ceux de Ngororero également et d'autres. Est-ce que les français, en ce temps-là, connaissaient ou ignoraient ces massacres ?

00 :10 :50 R Oooh ! En ces temps-là, seul celui qui n'avait pas d'yeux pour voir ne l'aurait pas su. Quant à celui qui avait des yeux, il pouvait au moins avoir suivi par exemple le meeting de Mugesera Léon à Kabaya, après lequel ils ont massacré les tutsi et les ont jetés dans la Nyabarongo, endroit qu'ils leur désignaient comme leur voie de retour dans le Nil d'où ils étaient venus. En ce temps-là, quiconque passait sur la Nyabarongo les voyait.

00 :11 :21 Q C'est-à-dire qu'à cette époque, quand les tutsi étaient assassinés au Bugesera, dans le Bigogwe, au Mutara et ailleurs, les français voyaient ça ?

00 :11 :26 R Sûr. C'était une évidence pour tout un chacun !

00 :11 :31 Q Eux, avaient-ils une part de responsabilité dans ces massacres ?

00 :11 :36 R La part que je peux leur attribuer, c'était que la France était un pays puissant et que ces choses se faisaient sous leur regard bienveillant, et qu'ils ne réagissaient nullement pour stopper cela.

00 :11 :54 Q Et quelles étaient leurs responsabilités concernant les barrières ?

00 :11 :58 R Concernant les barrières, ils ont collaboré avec les soldats rwandais aux barrières pour contrôler les cartes d'identité et donc eux aussi contrôlaient la mention ethnique Hutu Tutsi, et alors ceux qui parlaient kinyarwanda, ils les séparaient et les mettaient sur le côté. Par après, ils étaient emmenés pour être tués.

00 :12 :26 Q Lesquels ils séparaient ?

00 :12 :28 R Les tutsi des hutu ! Les hutu étaient ainsi placés d'un côté, les tutsi de l'autre. Et puis les tutsi étaient emmenés pour être tués.

00 :12 :36 Q En présence des français ?

00 :12 :38 R Tout à fait. Et eux ils regardaient faire.

00 :12 :40 Q Eux aussi ayant participé à ce contrôle et à cette séparation ?

00 :12 :41 R Vraiment, vraiment.

00 :12 :47 Q Les français, saurais-tu la part qu'ils ont eue dans ce qui s'est passé, ou plutôt ce qu'ils faisaient dans le camp de Bigogwe ?

00 :12 :56 R Les français, ce qu'ils faisaient dans le camp Bigogwe, ils y entraînaient les gens du Burundi, membres du parti FRODEBU, pour qu'ils apprennent à combattre. C'était peu après l'assassinat de Ndadaye. En réalité, le génocide était programmé pour débiter au Burundi et se répandre ensuite au Rwanda, mais cela ne s'est pas déroulé comme prévu, il a eu lieu au Rwanda et les burundais ont retiré une leçon de ce qui s'était passé au Rwanda et ils n'ont plus osé l'accomplir eux aussi.

00 :13 :46 Q C'est-à-dire qu'au Rwanda, notamment dans le camp de Bigogwe, s'y préparait un génocide qui devait être perpétré au Burundi ?

00 :13 :53 R Tout à fait. Il y était préparé un génocide à commettre au Burundi.

00 :13 :57 Q Qu'y enseignaient-ils ? Qui les français entraînaient-ils, que leur apprenaient-ils ?

00 :14 :04 R Ils leur apprenaient l'usage des armes à feu, les techniques guerrières, la tactique, et le franchissement d'obstacles...

00 :14 :17 Q Ils apprenaient cela aux burundais ?

00 :14 :19 R Oui.

00 :14 :20 Q Ceux de quel parti ?

00 :14 :23 R Les burundais du parti FRODEBU.

00 :14 :25 Q C'est-à-dire que les français participaient à l'instruction ?

00 :14 :28 R Non ! C'était plutôt eux qui personnellement les formaient.

Le rwandais qui pouvait être avec eux, il n'était là que pour servir d'interprète afin qu'ils comprennent bien ce qu'on leur disait car le Kirundi est presque identique au Kinyarwanda.

00 :14 :45 Q Te rappelles-tu l'année et même le mois où cela s'est déroulé ?

00 :14 :53 R L'année, c'est 1993.

00 :15 :00 Q Les mois tu ne te rappelles pas ?

00 :15 :01 R Je ne me souviens pas des mois.

00 :15 :05 Q Ces français qui entraînaient les gens du Burundi, était-ce des paras, des légionnaires... ?

00 :15 :16 R Je ne sais pas très bien de quelle unité ils relevaient, mais si je me réfère à leurs tenues, ils portaient des chemises et

00 :15 :37 Q pantalons foncés et un béret vert.  
00 :15 :43 R Les français auraient-ils entraîné les interahamwe aussi ?  
R Les entraînements aux interahamwe, tout bien considéré, ils ne leur en ont pas dispensés car lorsque les interahamwe sont allés s'entraîner au Mutara, ils y ont été emmenés par un colonel qui commandait le camp GP.

00 :16 :04 Q Comment s'appelait-il ?  
00 :16 :06 R Je l'oublie. C'est celui-là qui a été tué à Gisenyi du temps des infiltrés. ...Nkundiye.

00 :16 :14 Q Nkundiye ?  
00 :16 :24 R Oui, c'est son unité qui entraînait les interahamwe. Par contre, ce que faisaient les français eux, il y a eu des armes lourdes qui sont arrivées, des canons 120 et 105, et comme les rwandais ne savaient pas s'en servir, c'était les français qui les emmenaient sur terrain et les utilisaient dans les batailles tout en en apprenant l'usage aux soldats rwandais du BAC.

00 :16 :48 Q Ces français, tu ne sais pas s'il s'agissait des paras, ou tu savais seulement que c'était des français ?  
00 :16 :52 R Non. Quoi qu'il en soit, me référant à leurs tenues, ils devaient être des commandos.

00 :17 :05 Q Pour finir, il y a eu les accords d'Arusha, certains les ont acceptés, d'autres les ont rejetés. Comment trouvais-tu que les partis politiques s'y prenaient, et les français, eux aussi, comment les acceptaient-ils ou les rejetaient-ils ?  
00 :17 :27 R Les partis politiques, quand tu observais comment ils les acceptaient... parlons des grands partis qui étaient le MRND, MDR, PSD, FPR et la CDR. Le MRND dans sa totalité ne voulait pas de ces accords, le MDR comportait deux tendances, la première tendance elle s'est même une fois exprimée à la radio en accusant Twagiramungu, lequel était à la tête de la deuxième tendance dite MDR modéré, laquelle reconnaissait les accords ; l'autre faction, qui s'appelait POWER, était dirigée par Karamira et rejetait ces accords. Dans le PL, c'était pareil, il y avait Mugenzi et ses partisans qui rejetaient les accords, et Lando et les siens d'un autre côté qui eux étaient pour les accords. Quant a PSD, il ne semblait

y avoir aucune division au sein de ce parti, tous étaient partisans des accords, et la CDR elle y était totalement hostile.

00 :18 :51 Q Les français eux, que pensaient-ils ?

00 :18 :55 R Les français eux, je ne pourrais pas savoir ce qu'ils pensaient. Si je disais quelque chose à ce propos, ce serait un mensonge, je n'en sais vraiment rien.

00 :19 :10 Q Après ces accords d'Arusha, les soldats français devaient quitter le Rwanda. Que s'est-il passé à ce sujet ?

00 :19 :19 R Avant ces accords d'Arusha, il y a eu d'abord les précédents accords qui avaient été signés à Kinihira, mais il restait certains volets sur lesquels ils ne s'étaient pas encore entendus, concernant le partage de places dans l'armée. Avant même cette rencontre de Kinihira, les français auraient dû s'être retirés conformément à la demande du FPR-Inkotanyi. Mais entre-temps le Rwanda, aidé en cela par une partie des troupes françaises ont fait une mise en scène, une partie des troupes françaises est partie et une autre moins importante est restée. C'est cette dernière qui est restée pour s'investir dans l'entraînement des burundais et aussi en aidant les soldats rwandais au front, en utilisant les armes lourdes, et ils étaient commandés par un capitaine qui était responsable de la coopération militaire française qui vivait au sein du camp Kanombe.

00 :20 :36 Q Te souviens-tu de son nom ou de ceux des autres soldats français ?

00 :20 :40 R Son nom, je ne m'en souviens pas.

00 :20 :45 Q Donc les accords d'Arusha sont signés, mais leur mise en œuvre ne se réalise pas, la situation se prolonge jusqu'à ce que l'avion de Habyarimana soit descendu. D'après toi, cet avion a été descendu comment, qui l'a abattu ?

00 :21 :04 R D'après moi, cet avion a été descendu... moi personnellement au moment de sa destruction, je me trouvais à environ 500m de chez Habyarimana. Ceux qui l'ont abattu ont commencé par tirer ce que l'on appelle une fusée éclairante, afin d'éclairer l'espace, de telle sorte que tu peux

laisser tomber une aiguille et la ramasser ensuite. Après cette fusée est partie un missile qui a poursuivi l'avion et ensuite ils ont lancé un troisième pour l'achever. Habyarimana alors dégringolé dans l'aile de l'avion et il s'est écrasé dans son jardin. Les autres passagers ont été tellement déchiquetés qu'il n'a pas été possible de différencier leurs ossements. Mais le général-major Nsabimana lui, lorsqu'il a vu que l'avion était abattu, il a sauté mais il est tombé sur un avocatier et s'est empalé sur une branche, par le ventre. Il est resté ainsi suspendu comme une taupe prise au piège et c'est ainsi qu'il a été retrouvé le lendemain matin. Ils l'ont retrouvé le lendemain matin, ils n'avaient pas pu le voir la veille. Moi j'ai vu leurs corps quand ils les ont amenés dans la chambre froide. Pour Habyarimana, la tête s'était séparée des épaules, il ne restait plus que le tronc, qui était intact, comme la cravate et la veste. C'était facile de l'identifier. Alors, ce qui fait que j'affirme que ce sont les siens qui l'ont tué, et que je peux même témoigner contre eux de ça, c'est que Bagosora a fait certaines déclarations à la radio, que tout le monde a pu écouter. La raison pour laquelle je dis que c'est Bagosora, c'est aussi que la boîte noire a disparu alors que l'avion est tombé dans la propriété même de Habyarimana. Et on accuserait alors les inkotanyi non seulement de l'avoir descendu mais en plus d'avoir subtilisé la boîte noire ? Cela n'est pas possible.

00 :23 :26 Q

Donc, quand tu y penses, tu trouves que la mort de Habyarimana avait été préparée ?

00 :23 :35 R

La mort de Habyarimana, la façon dont elle avait été planifiée... Habyarimana avait au moins deux langages : l'un acceptant qu'il y ait un génocide, l'autre ne le voulant pas de peur que la communauté internationale ne lui demande des comptes. Alors, tu le sais, quand un pays perd son président dans ces circonstances, en général c'est l'état major de l'armée qui prend le pouvoir. Le chef d'état-major, le général

major Nsabimana n'avait pas beaucoup vécu au Rwanda et il ne voulait pas de la prise du pouvoir, il n'était pas immergé dans les intrigues des gens de l'AKAZU, il était des leurs bien sûr, mais il ne s'intéressait pas à leurs intrigues car lui n'avait vécu qu'en Libye et en Belgique. Quand il est revenu au Rwanda, il était major. Quant à Bagosora, lui s'était mis dans la tête de les tuer ensemble. Ce qui démontre cela : le lundi 4 avril 1994, Habyarimana s'est rendu à Bagdolité accompagné de son ministre de la défense du nom de Bizimana. Mobutu lui a alors conseillé d'accepter la mise en place des institutions de transition. Là-dessus, Habyarimana est rentré, c'était un lundi. Mais une autre réunion était prévue à Dar-es-Salaam le mercredi 6 avril. Cependant, à la veille de cette réunion, le mardi donc, tout le monde savait que c'était le ministre Bizimana qui accompagnerait le président à cette réunion, d'autant plus qu'il y avait au Rwanda une loi réglementant les partis politiques, et son article 8 faisait interdiction aux militaires de s'ingérer dans les affaires politiques. Comme Bagosora était le chef de cabinet du ministre de la défense, malgré cela, il téléphona au général-major Nsabimana et lui dit : « C'est toi qui ira avec Habyarimana ». L'autre a alors demandé : « Que se passe-t-il ? Comment ça alors que nous n'avons pas le droit de faire de la politique ? » Bagosora lui a répondu que, le ministre étant absent, c'était lui qu'il déléguait à sa place et qu'il n'avait qu'à ne parler là-bas que des choses militaires. Cela est évident, il était militaire et un militaire doit obéir aux ordres lui donnés par une autorité supérieure. Il a obéi et est donc parti. Bagosora voulait ainsi le tuer en même temps que Habyarimana et ainsi il n'y avait plus personne capable d'arrêter le génocide. Et c'est lui qui l'orchestra tout en apparaissant comme le vrai dirigeant du pays. Ce but il l'a atteint. Sauf que les inkotanyi ont fini par saboter le reste de ses projets, mais ce volet il l'avait réalisé.



- fois, lorsqu'il était question de mettre en place les institutions de transition et que Habyarimana se jouait des autres partis et se retirait sans rien dire. Quand il y allait, ils ne s'entendaient pas sur telle ou telle chose. On se rendait compte en fait que rien n'allait.
- 00 :30 :14 Q Tu n'as rien vu d'autre qui t'aurait surpris ou étonné en cette date du 6 avril, ou même celle du 5, surtout dans le cadre militaire ? Là je veux parler de ce qui concerne les soldats eux-mêmes, les camps militaires, les mouvements dans ces camps, dans les corps d'armée, les communications etc.
- 00 :30 :46 R Avant, ce qu'il y a eu, c'est une alerte au camp, on disait que le climat était malsain à l'extérieur, que la situation pouvait exploser d'un moment à l'autre, d'autant plus que la guerre entre les inkotanyi et le gouvernement rwandais n'était pas encore finie. Ils ont alors mis toute l'armée en alerte pour être prête à aller se battre à tout moment.
- 00 :31 :19 Q Cette alerte a eu lieu quand ? Était-ce une alerte permanente et habituelle ?
- 00 :31 :25 R Non. Habituellement, il y avait la guerre ordinaire, mais là, ils ont monté le niveau très haut au mois de mars, vers le milieu du mois...
- 00 :31 :42 Q C'est là que l'alerte a été renforcée ?
- 00 :31 :43 R Oui.
- 00 :31 :46 Q Par qui était gardé l'aéroport ?
- 00 :31 :50 R L'aéroport, ordinairement, moi j'étais dans l'unité qui était chargée de sa protection. L'aéroport était protégé par le bataillon antiaérien, avec quelques français qui venaient superviser à la MAGERWA.
- 00 :32 :20 Q Et dans la tour de contrôle, ne s'y trouvaient-ils pas ?
- 00 :32 :23 R La tour de contrôle, c'était des civils qui y opéraient.
- 00 :32 :30 Q Ceux que tu connaissais qui y travaillaient étaient-ils des civils ?
- 00 :32 :31 R Il n'y avait pas de militaires dedans, raison pour laquelle je n'ai pas d'informations sur ce lieu.
- 00 :32 :40 Q Concernant la destruction de l'avion de Habyarimana, des gens ont voulu affirmer que ce n'était pas cet avion qui était visé mais plutôt celui du président burundais, mais comme celui-ci ne se trouvait pas à bord, ce serait le chef d'état major

- Bikomagu qui était la cible, car c'était lui qui se trouvait à bord tandis que son président était avec Habyarimana. As-tu entendu cette hypothèse ?
- 00 :33 :06 R J'ai entendu des gens en parler, mais ce sont des gens qui ne s'y connaissent pas en aviation. Car moi, au début je t'ai dit que je faisais partie du bataillon antiaérien. Tel qu'ils l'ont abattu, ils ne se sont nullement trompés. Car moi je voyais cela. Pour descendre un avion, on tient compte de ce que l'on appelle « Distance oblique ». Or, cette distance oblique, ils l'avaient respectée. Car si tu tires sur un avion qui est parvenu à ta verticale, tu ne peux pas l'atteindre, le projectile arrivera au moment où l'avion sera déjà passé, à cause de sa vitesse. Donc tu dois régler la vitesse de tir de l'arme sur celle de l'appareil. On te le montre dans l'appareil selon les indications de l'observateur à ta disposition, et ce dernier te dit : « L'avion vole à telle vitesse par heure ». Et donc tu fixes cette vitesse sur ton arme, de telle sorte que le projectile et l'avion se rencontreront. Et eux, c'est bien comme cela qu'ils ont procédé. Car cette fusée éclairante qu'ils ont lancée dans l'air, c'était pour identifier d'abord l'aéronef, et déterminer sa vitesse de vol. Cela seul prouve qu'ils ne sont pas trompés.
- 00 :34 :44 Q Etant donné que tu as fait partie du bataillon antiaérien et que tu as été entraîné à abattre des avions, et puis comme tu connaissais les armes dont vous disposiez- tu nous as cité les armes antiaériennes que vous aviez- selon toi d'après la vitesse et la distance à laquelle volait cet avion, aucune de ces armes dont disposait l'armée rwandaise n'aurait-elle pu le descendre ? Sans nécessairement recourir à un missile ?
- 00 :35 :03 R La raison pour laquelle je dis qu'il s'agissait de missile, c'est que je l'ai vu. Les armes que nous avions pouvaient aussi l'abattre, mais là c'était un missile.
- 00 :35 :18 Q Et comment différenciez-vous un missile en tir et les autres armes antiaériennes ? A moins que vous n'en ayez eu aussi ?
- 00 :35 :23 R Non. Nous n'en avions pas, mais l'on nous montrait des films

des autres armées, comment celles-ci étaient équipées. Et puis, un projectile lui se dirige directement sur l'objectif, alors que le missile lui suit le bruit du moteur. Là alors je l'ai vu, car le ciel était bien illuminée et je me trouvais à l'extérieur. Je ne me suis pas du tout trompé.

00 :35 :59 Q Après cette destruction, que s'est-il passé pour toi et tes voisins du quartier ?

00 :36 :07 R Après la destruction de l'avion, ils ont commencé à tuer dans le cinq minutes qui ont suivi. Lando et sa famille on été massacrés tout de suite. Le corps de Lando, ils s'en sont servis pour ériger une barrière. Le lendemain, ils ont amené les cadavres des gens qu'ils avaient exécutés au cours de la nuit, dont les ministres Rucogoza, Nzamurambaho... tous ceux-là moi je les ai vus, je suis allé les voir car ils les amenaient à la morgue de Kanombe. Par contre, la personne qu'ils ont tardé à tuer, c'est Agathe le premier ministre. Ils sont partis pour la tuer et il y a eu affrontements. Elle devait être exécutée par les militaires du camp GP. C'était une section composée de 11 ou 12 individus. Ils y sont allés mais ont trouvé que ceux qui la protégeaient, des soldats belges, disposaient d'un armement plus puissant que le leur, et n'ont donc pas pu les battre. Ils sont alors allés demander du renfort à l'ESM (Ecole supérieure militaire) et ils leur ont apporté des renforts. Et là, ils se sont battus mais ne sont toujours pas parvenus à atteindre Agathe. Ils sont finalement allés chercher le capitaine Sagahutu qui dirigeait l'escadron de reconnaissance. Celui-ci a amené des blindés. A la vue des blindés, comme ces soldats belges savaient bien que leurs armes ne pouvaient pas les stopper, ils se sont rendus. Ils ont par la suite été emmenés dans le cachot du camp Kigali et on leur y a balancé des grenades. C'est ainsi qu'ils sont morts.

00 :38 :42 Q Tous ces événements et le massacre d'Agathe et des belges qui les a suivi, Bagosora n'en était-il pas informé ?

00 :38 :46 R Comment donc ! Plutôt c'était lui le chef d'orchestre. Moi j'avais tardé à le dire, mais en ce temps-là où ils attaquaient

Agathe, c'est Bagosora qui dirigeait cette guerre. Il y avait également le major Ntabakuze, lui aussi il est en prison à Arusha, c'était lui le commandant du bataillon para, ainsi que le colonel Baransalitse qui était directeur de la Santé au MINADEF. C'était eux qui dirigeaient cette attaque qui a emporté Agathe et tous ceux qui se trouvaient chez elle, le boy y compris...

Puis ils ont amené son corps à Kanombe, sur un brancard, je voyais ça. j'y étais. Quant aux belges, ils sont allés les tuer au camp Kigali.

- 00 :39 :53 Q C'est-à-dire que toutes ces personnalités qu'ils tuaient, ils amenaient après leurs corps à Kanombe ?
- 00 :39 :57 R Oui. Toutes les grandes personnalités tuées, ils ramenaient leurs corps à Kanombe, et lorsque ceux-ci y furent trop nombreux, ils firent venir un *caterpillar*, qui ramassait les corps et les chargeait dans un camion-benne et ensuite ils allaient les déverser dans une grande fosse creusée dans la vallée de Nyarugunga.
- 00 :40 :23 Q Après l'abattage de l'avion, ils se sont donc empressés de tuer ces personnalités et aussi de massacrer les tutsi dans les quartiers. Mais est-ce que entre temps, il n'y a pas eu des personnes qui se sont rendus sur les lieux du crash pour inspecter l'épave et recueillir des indices sur cette chute ?
- 00 :40 :38 R Juste après la chute de l'avion, cela a été communiqué environ dans les cinq minutes qui ont suivi. La RTL M a diffusé la nouvelle. Ils l'ont annoncée sans citer les personnes qui avaient péri dedans, car ils ne les connaissaient pas encore. Mais que ce fut l'avion de Habyarimana, ça ils l'ont annoncé tout de suite. On pourrait se demander comment ils ont su ça, aussitôt, alors que les gens qui se trouvaient sur place à Kanombe n'avaient encore rien appris.
- 00 :41 :19 Q Parmi ceux qui sont allés voir le lieu du crash et chercher la Boîte noire, n'y avait-il pas de français ?
- 00 :41 :26 R C'est cela que je te disais en te signalant que des français étaient restés au Rwanda, qui étaient commandés par le capitaine chef de la coopération militaire française. C'est eux

qui sont allés chercher la boîte noire, car c'était eux qui avaient l'expérience en la matière.

00 :41 :52 Q Y sont-ils allés tout de suite ou le lendemain, ou un autre jour ?

00 :41 :55 R Ils y sont allés immédiatement.

00 :41 :57 Q Saurais-tu s'ils l'ont trouvée ou non ?

00 :42 :01 R Qu'ils l'aient trouvée ou non, je ne peux rien en dire. Bien que, pour toute personne qui raisonne, elle a du être trouvée. Et si elle a été retrouvée, elle est entre les mains des gens de la maison présidentielle, car personne d'autre n'aurait pu s'introduire dans la cour de Habyarimana, d'autant plus que jusqu'à présent, même le TPIR n'a pas encore obtenu cette preuve alors que c'est un élément absolument crucial.

00 :42 :47 Q Donc en ce temps-là, la situation est devenue subitement dangereuse et toi tu as continué d'observer les choses, mais finalement il a été nécessaire que tu quittes les lieux et que tu fuies, car peut-être le camp Kanombe était sur le point de tomber ? Peux-tu nous raconter en bref comment tu as fui, par où tu es passé et ce que tu as pu voir alors ?

00 :43 :08 R Voici la façon dont je me suis sauvé : nous étions des militaires handicapés, et nous avons pris des bus pour partir. Mais auparavant, nous avons fait quelque chose qui ressemblait à une révolte. Lorsque nous avons vu qu'ils évacuaient les familles des officiers, nous avons envahi le bureau du commandant en second du camp Kanombe, il était...

00 :43 :38 Q Comment s'appelait-il ?

00 :43 :38 R C'était le colonel Nzabamwita. Et alors nous lui avons demandé : « Vous avez évacué vos femmes ; est-ce que ce sont les femmes qui ont signé plus que nous la demande d'engagement ? N'avons-nous pas signé les mêmes engagements que vous ? » Alors, il a été raisonnable et nous a donné des bus. Ils nous ont donc emmenés et les français justement dont je t'ai parlé qui se trouvaient au pont de Nyabarongo sur la route de Gitarama, nous les y avons trouvés. Nous les y avons trouvés en compagnie des FAR et

des interahamwe, ils ne faisaient rien pour empêcher les gens qui en tuaient d'autres de le faire.

Puis nous avons continué jusqu'à Butare, et là à Butare, les massacres se poursuivaient. Plus tard, on nous a fait quitter Butare qui était sur le point d'être prise, pour nous conduire à Cyangugu.

Peu après notre arrivée à Cyangugu, c'est là que les soldats français nous y ont trouvés, dans la zone Turquoise.

Néanmoins, après leur arrivée, rien n'a changé car les gens continuaient de mourir dans cette zone, excepté qu'ils ont protégé le camp de Nyarushishi pour avoir quelque chose à brandir à la face de la communauté internationale, car leur mission initiale de venir combattre pour le gouvernement intérimaire venait d'échouer. Mais plutôt ils ont protégé les gens qui se trouvaient dans la zone et couvert leurs pillages afin qu'ils emportent une provision pour l'exil. Et c'est quand après que cette population eût détruit entièrement Cyangugu que l'ex-major Cyiza institua une unité militaire pour protéger la préfecture de Cyangugu. Peu après, les soldats français sont partis ensemble avec des gendarmes et les interahamwe de Bugarama commandés par Yussuf Musozo et ils se sont rendus à Kibuye, dans ce lieu appelé Bisesero, dont les nombreux habitants menaient depuis longtemps une résistance pour survivre. Malheureusement ils n'arrivèrent pas à survivre, car il n'est pas possible de se battre avec des lances contre des armes à feu et espérer vaincre. Et donc pour finir, ils les ont tous massacrés. Les français, c'était eux qui les couvraient.

00 :46 :50 Q

C'est-à-dire qu'ils ont accompagné les interahamwe et les gendarmes, et que ces deux derniers groupes ont tué les gens alors que les français regardaient faire ?

00 :46 :55 R

Tout à fait. Ce départ s'est fait sous mes yeux, je les ai vus partir pour Kibuye. Nous nous trouvions à la barrière près de l'hôpital de Gihundwe quand ils sont partis pour Kibuye, ça

ce n'est pas quelque chose qui m'a été raconté, j'y étais en personne.

00 :47 :15 Q Les interahamwe et les gendarmes ont été embarqués dans les véhicules des français ou avaient-ils leurs propres moyens de transport ?

00 :47 :19 R Ils avaient des bus.

00 :47 :23 Q Mais ils sont partis dans le même convoi, se suivant les un les autres ?

00 :47 :26 R Oui.

00 :47 :29 Q Et les français eux disaient qu'ils allaient faire quoi ?

00 :47 :33 R Les français eux, tu vois il y avait trois préfectures qui formaient la zone Turquoise. Ils devaient contrôler la situation dans toute la zone, peut-être pour pouvoir en fin de compte établir et donner des rapports. A supposer qu'ils partaient avec ces gens-là dans le cadre de se rendre compte de la situation, ce n'est pas cette mission qui a été accomplie alors qu'ils devaient plutôt aller sauver ceux qui étaient en danger, car ils avaient des armes et la capacité de le faire. Au contraire, ils sont partis avec ceux qui allaient les tuer, et ceux-ci les ont massacrés sans que les français ne réagissent. De plus à Cyangugu aussi, la population a mis la ville à sac et les français n'ont rien fait pour empêcher cela, eux-mêmes ils ont pillé des planches en ma présence, dans un atelier d'un certain Safari situé à Kamembe vers Gihundwe, et là vraiment ils sont venus et ont chargé les planches dans un véhicule de marque IVECO je crois, cela je l'ai vu de mes propres yeux.

00 :48 :55 Q C'était des planches de bois ordinaires ?

00 :48 :56 R Des planches ordinaires.

00 :49 :00 Q Dans cet endroit où il y avait des planches, je ne sais plus qui nous a dit qu'il s'agissait d'objets d'art.

00 :49 :05 R Non. Il y avait juste des planches et quelques outillages, c'était un atelier de menuiserie, il y avait quelques outils, des chaises et des tables. Des choses de ce genre.

00 :49 :22 Q Quel besoin avaient-ils de prendre ces planches ?

00 :49 :24 R J'ignore s'ils avaient besoin de les utiliser pour quoi que ce soit, je n'en sais rien. Je ne sais pas ce qu'ils voulaient faire avec.

- 00 :49 :33 Q Tu as dit que leur mission initiale de se battre venait de rater. De quelle manière cette mission avait-elle raté ? Comment n’y étaient-ils pas parvenus ?
- 00 :49 :43 R Normalement les français n’étaient pas venus dans le cadre de créer une zone de sécurité. Eux ils venaient pour se battre au service des *Abatabazi* (Gouvernement intérimaire). Toutefois, la Communauté Internationale a lancé un cri d’alarme, disant qu’elle les soupçonnait de venir pour autre chose. Le FPR lui aussi le cria. Les français se sont rendus compte alors que ces choses-là dégraderaient leur image au sein de la Communauté internationale. C’est là qu’ils ont réorienté leur mission ; j’entendais cela de la bouche de hauts gradés militaires rwandais qui étaient en train de fuir en ce moment-là. Ils se sont dits alors : « Créons une zone de sécurité où les inkotanyi ne pourront pas mettre les pieds et où les gens viendront en toute liberté en emportant leurs biens. » Les gens sont allés alors tranquillement, ont pillé et fait beaucoup d’autres mauvaises choses.
- 00 :51 :04 Q D’après ce que tu as constaté, ils n’ont jamais interdit aux gens de se livrer aux pillages ou de tuer, ou ils ne les ont même pas désarmés ?
- 00 :51 :09 R Ça, il y a des actions qu’ils ont faites de désarmer les interahamwe, mais ils n’ont désarmé aucun soldat, mais même ce désarmement, c’était pour avoir quelque chose à montrer tout simplement, sinon cela n’était pas leur mission. Car moi je suis allé chercher de l’argent à Bukavu et je me suis rendu compte que tout militaire ex-FAR avait un fusil, ils n’ont retiré aucune arme à aucun des militaires, ceux-ci ont traversé la frontière avec toutes leurs armes.
- 00 :51 :56 Q Revenons un peu en arrière sur la période de ta fuite de Kigali, quand tu as traversé le pont de la Nyabarongo. Un peu plus de détails sur cette barrière de la Nyabarongo : Comment les soldats français s’y conduisaient-ils, à quoi servaient-ils, comment collaboraient-ils avec les interahamwe et les soldats rwandais qui s’y trouvaient ?

00 :52 :19 R Personne, pas une seule personne ne pouvait passer de l'autre côté du pont sans avoir montré ses pièces d'identité. Ce en quoi ils les aidaient, c'était de garder cette barrière et ce pont, et ils arrêtaient les gens, les identifiaient et ils séparaient ceux qui avaient une identité marquée hutu de ceux qui l'avaient marquée *tutsi*. En cela ils imitaient ce que les autres qui se trouvaient avec eux faisaient, ils disaient aux uns de se ranger de tel côté et aux autres de se ranger de tel autre. L'instant d'après, leurs collègues disaient aux *tutsi* de les suivre : « Venez, leur disaient-ils, nous allons vous montrer quelque chose », et un petit moment plus tard, tu voyais leurs corps rouler dans les eaux de la Nyabarongo.

00 :53 :21 Q C'est-à-dire tu as vu tuer les gens à cet endroit ?

00 :53 :25 R Oui. Nous étions assis dans notre bus, ils les ont emmenés et quelques minutes après nous avons vu leurs corps dans la Nyabarongo.

00 :53 :37 Q Ils les tuaient avec quelles armes ? Des machettes ? Des massues ? Ou autres choses ?

00 :53 :40 R Ils avaient des massues qu'ils appelaient *Nta mpongano y'umwanzi* (pas de pitié pour l'ennemi). C'était des massues en bois dont le bout était hérissé de clous, je ne sais pas s'ils donnaient les coups sur la tête ou sur la nuque, mais c'était avec ça et avec des épées qu'ils les tuaient.

00 :54 :04 Q Donc, hormis les français, il y avait aussi d'autres personnes pour garder cette barrière ?

00 :54 :11 R Il y avait des militaires rwandais, deux, et quatre interahamwe.

00 :54 :21 Q C'est-à-dire que les français se trouvaient avec des militaires rwandais et des interahamwe ?

00 :54 :25 R Oui.

00 :54 :26 Q Peux-tu nous en parler plus en détails ?

00 :54 :31 R A cette barrière, il y avait deux soldats français, deux soldats rwandais et quatre interahamwe.

00 :54 :53 Q Lorsque vous étiez arrêtés là à la Nyabarongo, te rappelles-tu les gens avec qui tu étais ? Etiez-vous seulement des handicapés militaires ?

00 :55 :02 R Oui.

00 :55 :05 Q Ton collègue là, Kayitare, lui aussi était-il avec toi ?

00 :55 :06 R Oui. Kayitare Gaëtan.

00 :55 :11 Q Vous étiez ensemble ?

00 :55 :11 R Oui.

00 :55 :12 Q Est-ce durant le jour ou durant la nuit que vous avez franchi le pont de la Nyabarongo ?

00 :55 :14 R C'était dans l'après-midi, entre 15h30 et 16h00.

00 :55 :22 Q C'est-à-dire qu'il faisait encore jour ?

00 :55 :23 R C'était encore vraiment le jour, on y voyait parfaitement.

00 :55 :30 Q **Cécile**.....

00 :56 :08 Q Je t'explique la question en kinyarwanda. Elle voudrait savoir la date à laquelle vous avez quitté Kanombe, et si c'est ce jour-même que tu es passé par la Nyabarongo, et également si l'on vous avait appris votre destination ?

00 :56 :31 R Nous avons fui le 24 avril 1994.

00 :56 :40 Q Le 27 ?

00 :56 :41 R Le 24 avril 1994. Et c'est ce jour-là que nous sommes arrivés à la Nyabarongo. On nous avait informés que l'on nous emmenait à l'abri à Butare, car la zone sud était la seule où il n'y avait pas les inkotanyi, et donc on voulait nous évacuer dans une zone où il n'y avait pas des inkotanyi.

00 :57 :14 Q Après donc, tu as pu traverser jusqu'à Butare, puis vous avez quitté Butare pour Cyangugu, ensuite vous êtes allés dans le camp de Nyarushishi. Là tu as dit que tu y as trouvé les français. En ce temps-là, qu'est-ce qu'ils ont fait au camp de Nyarushishi, quel était leur comportement là-bas?

00 :57 :34 R Dans ce camp de Nyarushishi, en fait ce qu'ils y ont fait, ils ont pu protéger ce camp, de telle sorte que personne ne venait y tuer. Autre chose que moi j'y ai vue de pas ordinaire, c'est que la Croix-Rouge qui était là, la Croix-Rouge rwandaise dans laquelle oeuvraient seulement des gens de l'ethnie hutu, quand tu allais leur demander de quoi manger lorsqu'il y avait livraison de vivres, tu allais te faire inscrire sur la liste en vue d'en obtenir et ils te le refusaient. Kayitare ne pouvait pas se rendre auprès d'eux avec sa chaise roulante, celle-ci ne pouvait pas rouler sur la colline. Nous menions une existence terrible. Moi je suis allé voir les Blancs qui étaient les supérieurs de la Croix-Rouge, lorsqu'ils sont venus. Ils étaient de la Croix-Rouge suisse, c'est seulement auprès

d'eux que j'ai pu m'expliquer et ce sont eux qui m'ont donné à manger.

00 :59 :12 Q Les rwandais de la Croix-Rouge rwandaise eux t'en avaient refusé ?

00 :59 :13 R Les rwandais, ils nous avaient refusé la nourriture.

00 :59 :15 Q Pourquoi cela ? Ils en donnaient aux autres !

00 :59 :18 R En les observant, on voyait qu'eux ils avaient encore l'idéologie ségrégationniste, car je leur montrais les gens avec qui on était venus, et ils constataient qu'ils ne devaient peut-être pas leur en donner, je n'en sais rien.

00 :59 :18 Q Ils voyaient qu'ils étaient tutsi ?

00 :59 :40 R Oui.

00 :59 :41 Q Et ils ne voulaient pas te donner de la nourriture pour eux ?

00 :59 :45 R Oui.

00 :59 :47 Q Ce camp de Nyarushishi était formé comment ? Avaient-ils séparé les tutsi des hutu, et les interahamwe, s'il y en avait, étaient-ils à part ? Ou tout le monde était mêlé ?

00 :59 :58 R Non. Il n'y avait pas d'interahamwe au camp. Normalement, les seuls hutu qu'il y avait dans le camp, c'était des soldats ex-FAR. Sinon, il n'y avait pas de civils hutu dans le camp.

01 :00 :18 q Cela veut-il dire que dans le camp de Nyarushishi, les gens qui s'y trouvaient n'ont plus eu de problème ?

01 :00 :23 R Ils n'ont pas eu de problèmes.

01 :00 :25 Q Et donc pour toi, les soldats français, pour avoir gardé le camp, était-ce dû à leur générosité ou avaient-ils d'autres objectifs ? Comment as-tu perçu cela ?

01 :00 :35 R Ce qu'ils avaient comme objectif en protégeant ce camp, c'était pour pouvoir démontrer à la Communauté internationale qu'ils avaient accompli quelque chose de bon au Rwanda.

01 :00 :45 Q C'était comme ça que tu percevais les choses ?

R Oui

**Cassette No 107**

**3/3**

**09/01/2003**

00 :00 :01 Q Le camp de Nyarushishi et le comportement des français là-bas, qu'est-ce que tu en as pensé ?

00 :00 :03 R Moi, d'après ce que je constatais, je voyais que les français protégeaient ce camp de Nyarushishi pour avoir plus tard quoi dire à la Communauté internationale, qu'ils ont fait quelque chose de bien au Rwanda. Mais cette bonne action

est apparue comme une duperie car malgré tout, les gens étaient tués devant leurs yeux, pillaient sous leurs yeux, tu comprends qu'ils n'apportaient rien de bien pour le Rwanda, au contraire ils l'ont beaucoup pillé.

00 :00 :49 Q La forêt de Nyungwe, en sais-tu quelque chose en rapport avec les français ? S'y rendaient-ils, ou y cherchaient-ils quelque chose, ou y faisaient-ils quelque chose ?

00 :01 :03 R Non. La forêt de Nyungwe, les français n'y faisaient rien. Plutôt il s'agissait du chanvre qui y était cultivé, et qui constituait un commerce entre les fils de Habyarimana et celui de Mitterrand.

00 :01 :28 Q Ce chanvre... ?

00 :01 :29 R Oui.

00 :01 :30 Q Qu'est-ce que tu en sais exactement ? Quelles informations peux-tu donner là-dessus à quelqu'un qui n'en sait rien ?

00 :01 :36 R Cette histoire de chanvre ? Ce que j'en sais, c'est que les gens en ont parlé, mais ce n'était pas des ragots, car peu après l'on y a envoyé des soldats pour l'arracher. Et moi-même j'ai vu ces militaires partir pour cette mission-là.

00 :02 :09 Q Pourquoi devaient-ils l'arracher ?

00 :02 :11 R Pour que la Communauté internationale ne dise pas que le Rwanda participait à la prolifération des stupéfiants.

00 :02 :19 Q Ne t'es-tu jamais posé la question de savoir pourquoi les français ont choisi de créer la zone Turquoise uniquement dans cette partie du pays constituée par les préfectures de Cyangugu, Kibuye et Gikongoro ?

00 :02 :37 R Pour moi, la raison qui a dicté leur choix de cette zone pour en faire la zone de sécurité, c'est que là-bas il n'y avait pas de guerre. Car s'ils étaient allés dans la partie Nord du pays, ils se seraient battus avec les inkotanyi bon gré mal gré. Et cela, ils l'ont évité car leur parti pris aurait été flagrant aux yeux de la Communauté internationale.

00 :03 :22 Q On va revenir un peu en arrière, car tu en avais déjà parlé. D'après toi, c'était quoi les visées des soldats français pour la zone Turquoise ? Qu'y cherchaient-ils, quels intérêts y visaient-ils ?

00 :03 :39 R Les objectifs qu'ils avaient, c'était de protéger le gouvernement en place à l'époque. Mais lorsqu'ils ont

constaté que la Communauté internationale s’y opposait et qu’aussi les inkotanyi clamait partout leurs mises en garde et qu’ils avaient conquis une grande partie du pays, les français ont choisi d’aider ceux qui étaient défaits à s’enfuir. C’est pour ça qu’ils ont laissé tout le monde piller et détruire les infrastructures de développement. C’est même ce qui a fait qu’un nommé major Cyiza a été très attristé par ce qu’il voyait et a créé une unité militaire pour assurer la protection de Cyangugu.

00 :04 :35 Q Aurais-tu été au courant des histoires sur les gens que les soldats français embarquaient de force dans leurs hélicoptères et allaient balancer dans la forêt de Nyungwe ?

00 :04 :48 R Ce sont deux interahamwe qu’ils ont emmenés comme ça, c’est ce que je suis en train de te dire qu’ils voulaient donner l’illusion à la communauté internationale qu’ils faisaient des choses, mais est-ce que tu peux me dire que c’était ces deux seuls interahamwe qui se trouvaient dans Cyangugu ? Alors que tout le monde s’était réfugié dans Cyangugu !

00 :05 :15 Q Est-ce qu’ils les ont jetés de façon à ce qu’ils furent tués ou sont-ils revenus ?

00 :05 :19 R Peut-être qu’ils sont morts, peut-être qu’ils ne sont pas morts, ça je n’en sais vraiment rien.

00 :05 :27 Q Considérant les relations entre la France et le Rwanda, et eu égard à son influence et à sa puissance, penses-tu que ce pays avait les moyens d’empêcher le Rwanda de commettre le génocide ou du moins d’arrêter celui-ci à partir du moment qu’il avait démarré ?

00 :05 :53 R Les français avaient toutes les capacités qu’il fallait. La France est jusqu’à aujourd’hui une grande puissance mondiale. Elle a d’ailleurs une place permanente au Conseil de Sécurité. Ils auraient pu.

00 :06 :12 Q Donc, considérant leur influence et les relations qu’ils entretenaient avec le gouvernement de Habyarimana ou celui des Abatabazi, les français étaient en mesure d’empêcher sinon d’arrêter le génocide ?

00 :06 :23 R Ils pouvaient tout simplement l’empêcher et personne n’y

n'aurait même pensé à passer outre. Car la France et le Rwanda avaient des rapports d'amitié personnelle très particulière. Dans ce cas alors, la France avait toute latitude et toute autorité nécessaires pour empêcher la commission du génocide, simplement en disant : « Ce que vous projetez de faire là n'est pas bien, ça peut tourner très mal pour vous ».

00 :07 :12 Q Maintenant une question concernant ta vision de la situation : D'après toi, le génocide a-t-il été ou non planifié ?

00 :07 :22 R Pour moi, le génocide a été planifié. La raison pour laquelle je dis qu'il a été préparé, c'est que, à l'époque, Bagosora en personne l'a proclamé à Arusha de telle sorte que tout le monde l'a entendu. La deuxième raison est qu'il se tenait des réunions, uniquement entre officiers du Nord, desquelles ceux du Sud étaient donc exclus ; la preuve, il y avait un colonel qui habitait à Kanombe du nom de Bizumuremyi, à cette époque Nsabimana venait d'être promu capitaine. Et quand les autres officiers se réunissaient, ces deux là étaient tenus à l'écart. Alors, quand il y a ce genre de mise à l'écart des autres, tu subodores que quelque chose de pas bon se prépare. De plus, tu ne peux pas dire que cela n'a pas été planifié, alors qu'ils ont continué à refuser de mettre en place les institutions de la transition, alors qu'eux-mêmes avaient apposé leur signature aux accords de paix.

00 :08 :53 Q C'est vrai que le génocide a été préparé, sinon ils n'auraient pas formé les miliciens interahamwe. Est-ce que les français le savaient ou non ?

00 :09 :08 R Les français le savaient, comment ne l'auraient-ils pas su ? Etaient-ce eux qui étaient le plus près du Rwanda ou alors ils aimaient tous les rwandais pour venir intervenir ? S'ils sont venus, c'était parce qu'ils savaient ce qui était en train de se faire.

00 :09 :32 Q Durant la phase de préparation : les réunions, la formation des interahamwe... penses-tu qu'ils étaient au courant de tous ces préparatifs ?

00 :09 :41 R Oui. En ce temps-là, les français savaient parfaitement ces choses-là.

- 00 :09 :51 Q Sais-tu s'ils allaient ou non au front ?
- 00 :09 :54 R Les français ? Mais c'est ce que je t'ai dit dès le début ! Il y a eu des armes lourdes qui ont été amenées, des canons 105 et 120 qui étaient entreposés dans le BAC, cela veut dire Bataillon d'artillerie de Campagne, les français se rendaient avec ces armes au front à Byumba pour s'y battre et là ce sont eux qui les utilisaient, car il n'y avait pas des soldats rwandais qui savaient les utiliser. Donc, ils allaient se battre au front.
- 00 :10 :28 Q D'après toi ou d'après ce que disaient tes camarades qui allaient au front avec eux, les français s'y comportaient comment ? Les inkotanyi étaient qui ou quoi pour eux ? Ou que pensaient-ils des tutsi en général ? Est-ce qu'ils avaient adhéré à l'idéologie du pouvoir en place ou ils avaient leur propre vision des choses ?
- 00 :10 :52 R Les français, il y avait une chose qu'on leur avait fait avaler : lorsqu'ils voyaient tout ce qui s'appelait tutsi, pour eux, celui-ci était l'ennemi du Rwanda. Et comme ils étaient amis avec les membres du gouvernement rwandais, en particulier les membres de l'Akazu, qui étaient les plus acharnés à qualifier d'ennemi tout tutsi, ceux-ci avaient réussi à faire entrer cette conception dans la tête des français.
- 00 :11 :29 Q Habituellement, quand on va au front, c'est pour combattre son ennemi. Les soldats rwandais eux, quand ils allaient se battre, ils disaient que c'était pour combattre l'ennemi du Rwanda. Celui-ci était en l'occurrence l'inkotanyi, ou même le tutsi de l'intérieur qu'ils tuaient chaque fois que l'envie leur en prenait. Comme ils allaient au front avec les soldats français pour combattre leur ennemi, les français eux disaient qu'ils allaient combattre quel ennemi, l'ennemi de qui ? A eux ? Celui du Rwanda ?
- 00 :11 :53 R L'ennemi du Rwanda ! Car ils se battaient aux côtés du Rwanda.
- 00 :11 :57 Q C'est-à-dire qu'ils défendaient le Rwanda dans tout ce qu'il voulait ?
- 00 :12 :00 R Exactement.

- 00 :12 :04 Q Et toi, en tant que rwandais qui a vu toutes ces choses, qui a vu les agissements des soldats français, qui a des choses à leur reprocher que tu nous as rapportées, qu'est-ce que tu peux leur dire aujourd'hui ? Tu leur demanderais de se conduire comment à l'égard du Rwanda d'aujourd'hui, de faire quoi ?
- 00 :12 :27 R Aujourd'hui, tu vois que l'Amérique est en train de provoquer la guerre chez Saddam. Les français eux disent dans leurs informations que j'a écoutées tout à l'heure, que seulement 26 pour cent de leur population approuvent cette guerre et que le reste la désapprouve. Je souhaiterais qu'ils continuent de procéder de la même manière et qu'avant de décider de s'engager dans toute guerre, le gouvernement français commence d'abord par requérir l'avis de sa population.
- 00 :13 :17 Q Alors vis-à-vis du Rwanda, car nous disons qu'ils nous ont porté préjudice, car même s'ils prétendaient aider les rwandais, le résultat est que le Rwanda a beaucoup souffert, a perdu une grand partie de sa population, a été détruit, a subi et commis un génocide. Alors, en comparaison avec tout ce mal, toi en tant que rwandais, qu'est-ce que tu aurais envie de leur demander ? Qu'est-ce que tu souhaiterais qu'ils fassent et comment souhaiterais-tu qu'ils se conduisent ?
- 00 :13 :47 R Parmi les choses que j'aimerais demander à la France, il y a des rwandais qui ont péri pendant le génocide, il y a des biens qui ont été pillés... Pour les morts, il n'y a pas de prix pour leur vie prise, car on ne peut pas les ressusciter. Ce que par contre ils pourraient faire, c'est de décider des dommages et intérêts pour le Rwanda, en dédommagements des préjudices qu'ils lui ont causés et ainsi les relations entre le Rwanda et la France pourrait revenir au beau fixe comme dans l'ancien temps.
- 00 :14 :32 Q Connaîtrais-tu un vieux dont on dit qu'il connaît très bien la forêt de Nyungwe, de manière qu'il puisse éventuellement nous y guider ? C'est un vieux qui connaîtrait très bien cette

forêt, je crois que c'est Elise qui nous en a parlé. Je voulais savoir si toi aussi tu le connais et si tu peux nous donner des informations sur lui.

00 :14 :51 R Non, je ne le connais pas moi. Mais je peux vous dire que vous pourrez pour cela vous faire aider par l'ORTPN. Quoiqu'il en soit, c'est un lieu bien connu, vous iriez à l'ORTPN et leur diriez que vous souhaitez visiter ce lieu. Et comme avez l'autorisation du gouvernement, ils pourraient vous donner des guides pour vous y conduire.

00 :15 :36 Q **Cécile.....sur le réseau zéro...**

00 :15 :52 Q Le réseau zéro ou ce que l'on appelait *Ikiguri Nunga*, en as-tu entendu parler ? C'était une organisation criminelle occulte des gens de chez Habyarimana, Bagosora et les autres.

00 :16 :06 R Le réseau zéro ?

00 :16 :08 Q Oui.

00 :16 :10 R Vous savez, tout cela se manigançait dans le Nord. Quant aux autres, les soldats originaires du Sud, j'entends par là Kibuye, Butare, Gitarama, Cyangugu, ils sont tous passés par Butare. Ceux originaires de Gisenyi, Ruhengeri, Byumba, eux sont passés par Ruhengeri. Et les inkotanyi eux sont arrivés par ici. Tu comprends que personne ne pouvait se diriger dans leur direction.

00 :16 :46 Q On vous séparait suivant vos régions d'origine au lieu de le faire peut-être sur base de bataillons ou autres corps d'armées dans lesquels vous étiez affectés ?

00 :16 :50 R Pas du tout. Ils ont procédé selon l'origine régionale.

00 :16 :56 Q Ils ont dit : « Vous allez de ce côté, et les autres vous allez à Ruhengeri ou à Gisenyi », comme ça ?

00 :17 :02 R Chacun s'en allait vers sa région d'origine

00 :17 :07 Q Ce que l'on se demandait, c'était pourquoi est-ce que l'on vous a dit d'aller à Butare ? Y avait-il une raison de penser que c'était là que vous deviez aller, que c'était là-bas que vous seriez bien ? C'était ça la question. Peu-tu y répondre ?

00 :17 :29 R La raison, c'est que Butare était une zone de sécurité car les inkotanyi ayant attaqué en provenance de l'Ouganda au nord, cette partie sud du Rwanda était en sécurité. Et nous, on nous y a envoyés parce que nous ne pouvions pas nous battre.

00 :17 :57 Q Et quand vous y étés arrivés- avec d'autres car aussi

beaucoup de citoyens se sont dirigés vers là, un grand nombre de militaires et presque tous les interahamwe s'étaient repliés par là-bas- en vous y rendant à ces dates de mai...

00 :18 :10 R D'avril. Le 24.

00 :18 :12 Q D'avril Ah oui. Moi je pensais que c'était en mai.

00 :18 :15 R En avril, le 24.

00 :18 :18 Q Le 24 avril, c'est là que vous avez été évacués. Ne vous avait-on pas informés que vous alliez dans une zone de sécurité, ou vous trouveriez des gens préparés à vous protéger, ne vous a-t-on pas parlé de ça ?

00 :18 :33 R Non. Cette zone Turquoise n'était pas encore formée. Mais celui qui s'appelait le président, Sindikubwabo, était originaire de la ville de Butare, Kambanda était originaire de la commune Gishamvu non loin de là, par conséquent, il y avait beaucoup de militaires là-bas, et c'est la raison pour laquelle ils y emmenaient des gens.

00 :19 :09 Q Vous êtes restés combien de temps à Butare ?

00 :19 :11 R Nous y sommes restés longtemps. Un mois.

00 :19 :14 Q Vous n'y avez pas vu de militaires français ?

00 :19 :16 R Non, là-bas on n'a pas vu de soldats français.

00 :19 :22 Q Sais-tu quelque chose sur la compagnie CRAP ?

00 :19 :29 R Les CRAP, ce n'était pas une compagnie, c'était juste une petite section qui opérait au sein du bataillon Para. Cette section CRAP, quand par exemple il y avait une personne identifiée comme ennemi du régime, c'était les membres du CRAP qui étaient chargés de son arrestation. Ils s'emparaient de l'individu en question, le ligotaient... si tu veux, ils étaient en général chargés d'éliminer les gens de manière atroce, en les torturant.

00 :20 :14 Q C'était une unité de tueurs ?

00 :20 :15 R Oui. Avant eux, il y avait eu ce que l'on appelait des escadrons de la mort. Lorsque ceux-ci ont été dénoncés à grand bruit par la population et aussi par les inkotanyi sur les ondes des radios internationales, le pouvoir a fait semblant de supprimer ces escadrons et a créé les CRAP, qui furent alors entraînés par les soldats français.

00 :20 :46 Q Les escadrons de la mort ont commencé à opérer quand ?

00 :20 :50 R Ils étaient apparus avec la naissance des partis politiques.

00 :20 :55 Q Et les CRAP ?

00 :20 :57 R Les CRAP eux, c'était après cette grande attaque du FPR du 8 février 1993. Les CRAP ont commencé à être formés juste après.

00 :21 :19 Q En connais-tu parmi les soldats qui sont devenus des CRAP, avec qui vous causiez ?

00 :21 :23 R Des CRAP, j'en connais, mais certains, je ne me souviens pas de leurs noms. Cependant, on vivait ensemble dans le même camp militaire, ce ne sont pas des choses que je rapporterais comme si je les avais simplement entendues, les CRAP, je les connaissais vraiment, c'était des collègues avec qui l'on vivait sans problèmes.

00 :21 :54 Q Vous discutiez et ils vous parlaient de leurs opérations ?

00 :21 :57 R Voilà.

Quelque chose d'autre que j'avais oublié de dire, c'est que ces CRAP étaient recrutés parmi les soldats originaires du Nord, c'était eux qui allaient à la formation de CRAP. Les autres n'étaient pas recrutés. Afin d'éviter que les secrets du régime ne soient connus des gens d'ailleurs.

00 :22 :31 Q Penses-tu qu'il y a quelque chose que nous n'avons pas évoqué concernant surtout les français ?

00 :22 :36 R Non.

00 :22 :39 Q Pour que tu l'ajoutes...

00 :22 :40 R Non, il ne reste rien à mon avis.

00 :22 :45 Q Une dernière question néanmoins : A la mort de Habyarimana, que ce soit Bagosora, que ce soit les français ou même tous ceux-là dont tu penses qu'ils ont eu une responsabilité dans son assassinat, quelle a été leur attitude après sa mort ? Te semblaient-ils tristes, joyeux, indifférents ? Ou ont-ils continué leurs programmes comme d'habitude ?

00 :23 :04 R Ecoute, Bagosora et ce Baransalitse sont venus à l'hôpital le lendemain. Je les ai vus de mes yeux. Bagosora lui d'ailleurs ma salué, car il me connaissait très bien, il connaissait mon nom, on se connaissait beaucoup. On voyait que la mort de Habyarimana ne les avait pas affectés, ce qui par contre les intéressait, c'était que ceux qu'ils appelaient les *Ibyitso* étaient massacrés. Par exemple le 8 avril, la seule causerie qui

animait le camp entier était de raconter qu'ils avaient manqué Twagiramungu.

00 :23 :58 Q Donc, ils avaient eu là l'occasion d'éliminer les politiciens, et tous les autres ils les avaient eus, à part lui ?

00 :24 :01 R Les autres politiciens qu'ils avaient envie de tuer, ils les avaient tués, c'était pour ça d'ailleurs qu'ils ramenaient à Kanombe les cadavres pour s'assurer qu'ils les avaient tous eus, mais Twagiramungu lui ils ne le trouvaient pas.

00 :24 :14 Q En ce moment-là où Bagosora est venu à l'hôpital, était-ce pour voir les corps de Habyarimana et de ces autres, ou c'était pour autre chose ?

00 :24 :21 R Je n'en sais rien. Peut-être qu'il venait pour vérifier s'il y avait des tutsi qui se seraient réfugiés là.

00 :24 :32 Q C'était quelle date ça ?

00 :24 :33 R Le 7 avril.

00 :24 :36 Q Le 7 ?

00 :24 :36 R Oui.

00 :24 :42 Q **Cécile.....**

00 :26 :08 Q Elle veut savoir la date à laquelle tu es arrivé à Cyangugu.

00 :26 :15 R C'était le 10 juin ?

00 :26 :20 Q Au mois de mai ?

00 :26 :21 R Juin.

00 :26 :23 Q C'est en ce mois que tu es arrivé à Cyangugu ?

00 :26 :23 R Oui, c'est à cette date que je suis arrivé à Cyangugu.

00 :26 :25 Q Les français y étaient-ils en ce moment-là ?

00 :26 :27 R Non, ils n'étaient pas encore venus.

00 :26 :29 Q Ils n'étaient pas encore arrivés dans Cyangugu ?

00 :26 :30 R Oui.

00 :26 :31 Q Autre question...

00 :26 :35 R Mais ils n'ont pas tardé à arriver, je ne me rappelle plus bien la date, mais peut-être qu'ils ne s'est pas écoulé une semaine avant qu'ils ne vinssent.

00 :26 :43 Q Une autre question qu'elle pose, mais que je crois t'avoir déjà posée, c'est de savoir quels étaient les objectifs des soldats français, abstraction faite du secours qu'ils voulaient apporter aux interahamwe et au gouvernement intérimaire. Aurais-tu remarqué s'ils envisageaient peut-être de faire de cette zone un terrain conquis, dans lequel ils auraient pu dire : « C'est notre zone, nous l'administrerons, nous en ferons ce que nous voudrons, nous y mettrons en place une administration à notre goût... », des choses comme ça ?

00 :27 :10 R Ça tu comprends bien que je ne pouvais pas le savoir !

00 :27 :14 Q L'autre question qu'elle pose concerne le *réseau zéro*, mais il m'a semblé que tu ne le connaissais pas.

00 :27 :20 R Le réseau zéro, c'est ce que je t'ai dit, lorsque les escadrons de la mort ont été démantelés, car les inkotanyi les avaient dénoncé sur les radios internationales et d'autres politiciens aussi, ils ont donc créé les CRAP et ceux-ci furent entraînés par les commandos français, ceux-là que nous voyions à Kanombe.

**Fin ITW Tharcisse.**